

Céleste de Percy Adlon, 1981

Le journal d'une femme de chambre

Maurice Elia

Numéro 215, septembre–octobre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (2001). Compte rendu de [Céleste de Percy Adlon, 1981 : le journal d'une femme de chambre]. *Séquences*, (215), 37–37.



Les intermittences du cœur

Céleste

de PERCY ADLON

1981

*Le journal d'une
-femme de chambre*

Après quelques documentaires de grande qualité, le cinéaste allemand Percy Adlon s'est lancé dans le long métrage avec ces mémoires de Céleste Albaret (1891-1984), la gouvernante de Marcel Proust au cours des dernières années de l'écrivain, de 1914 à 1922. L'histoire ne dit pas si la vraie Céleste a vu le film d'Adlon avant de s'éteindre elle-même, à l'âge de 93 ans. On suppose que oui. Mais sa relation très particulière avec Proust est confirmée par de nombreux témoins oculaires, une correspondance entre grands hommes qui mentionne souvent son nom et une longue entrevue qu'elle avait accordée au biographe Georges Belmont alors qu'elle avait 82 ans.

Il est inutile de s'appesantir sur le fait qu'en 1919, Proust a été forcé de déménager du fameux 102, boulevard Haussmann où se trouvait sa désormais légendaire chambre à coucher aux murs couverts de liège, qu'il a vécu à deux différents endroits dans les trois dernières années de sa vie, et que le cinéaste a donc joué un peu avec les faits. Car qu'importe : **Céleste** est bâti en associations d'idées et ne s'empêtre d'aucune minutieuse chronologie. Adlon a construit son film avec, sans aucun doute possible, les associations de mémoire auxquelles s'adonne Marcel Proust tout au long d'*À la recherche du temps perdu*. Ainsi, lorsque son maître rentre d'une soirée aux petites heures, la souriante gouvernante se souvient d'autres excursions du même genre, faisant intervenir dans son souvenir des amis ou des connaissances de l'écrivain. C'est en voyant et revoyant **Céleste** que l'on se rend compte combien les différentes étapes du roman-fleuve qu'est *La Recherche* s'apparentent à des *flashbacks* de pur cinéma, et combien son imagination, associée aux fameuses « intermittences du cœur » proustiennes, fait bien partie du domaine cinématographique. (Raoul Ruiz l'a bien vu en faisant de son **Temps retrouvé** un *Proust retrouvé*.)

Au tout début du film par exemple, on est en fin d'après-midi, et Céleste attend patiemment dans la cuisine que son employeur lui réclame son café au lait : elle en profite pour informer le spectateur que le café et le lait ont été la seule nourriture de l'écrivain au cours des six derniers mois, que son maître écrit la nuit jusqu'au petit matin, tandis qu'elle dort de huit heures du matin à trois

heures de l'après-midi et qu'Odilon, son mari, fait en sorte que le taxi qu'il conduit soit toujours à la disposition de cet homme qui ne lui a jamais manqué de respect. La rêverie de Céleste s'interrompt lorsqu'elle se rend compte que Proust a une attaque d'asthme et qu'il faut s'occuper de lui. Dans la chambre, c'est le chaos : tous ces morceaux de papier collés en peu partout, les uns aux autres, avec son écriture dessus, enchevêtrée. « Vous êtes en train de négliger votre sommeil. – Mais Céleste, je dois écrire mon roman, il faut le finir, avant qu'il ne soit trop tard », et ainsi de suite. Des remontrances bon enfant, des échanges sans aucune acrimonie, deux personnes qui s'accrochent l'une de l'autre.

Entre ces deux êtres, la relation est complexe, fastidieuse certes, mais elle est délicate, faite de chaleur et de compréhension mutuelle. Proust semble adorer Céleste sans qui il n'est rien, il ne peut rien, et qui, de son côté, est en totale admiration devant lui, ressentant le moindre de ses besoins de façon instinctive. L'osmose est complète entre les deux acteurs aussi. Eva Mattes, subtile, d'une bonté jamais excessive, mais toujours à fleur de peau; Jürgen Arndt qui, de son côté, nous convainc qu'il est Marcel Proust, le dandy, le prodige, l'homme dont on attend toujours tout, et qui donne, même si c'est par l'intermédiaire de ces longues phrases à l'architecture parfaite. De nombreux gros plans accentuent l'intimité de ces personnages hors du commun et visiblement complémentaires. Et l'idée de laisser Céleste s'adresser à la caméra comme si elle était interviewée ne dérange jamais. Il y a là une atmosphère de musique de chambre que rehaussent d'ailleurs le très délicat quartette de Franck et toutes ces scènes si judicieusement éclairées, cette lumière mandarine qui ajoute autant de touches exquises au moindre geste, à la moindre parole.

Maurice Elia

Allemagne 1981, 107 minutes — Réal. : Percy Adlon — Scén. : Percy Adlon, d'après *Monsieur Proust*, de Céleste Albaret — Photo : Jürgen Martin — Mont. : Clara Fabry — Mus. : César Franck — Déc. : Hans Gailling — Int. : Eva Mattes (Céleste Albaret), Jürgen Arndt (Marcel Proust), Norbert Wartha (Odilon Albaret), Wolf Euba (Robert Proust) — Prod. : Eleonore Adlon.